

Chronique de la Radio

////// PROBLÈME CENTRAL DE LA RADIODIFFUSION.

Ils sont nombreux, accaparants, les problèmes de la radiodiffusion. Si nombreux qu'on en arrive à ne plus distinguer, dans leur multitude, le problème essentiel qui attend modestement son tour.

Accaparés par les uns et les autres, assaillis de préoccupations quotidiennes techniciens et musiciens de la radio n'ont guère le temps d'y penser.

Quelles sont les ressources réelles de la radiodiffusion ? Offre-t-elle à un art original l'occasion de naître ? Doit-elle être au contraire, est-elle seulement capable d'être, à la perfection, la messagère fidèle des œuvres classiques ?

Autant de problèmes, relevant à la fois de l'esthétique et de la technique, qui ne semblent avoir été entrevus jusqu'à présent qu'entre deux soucis immédiats, alors que chaque jour en compte mille.

L'esthétique de la radiodiffusion tient de la radiodiffusion elle-même son caractère d'urgence et de provisoire indéfiniment prolongé...

Pour le cinéma, il n'en fut pas de même : il s'est créé, par la force des choses un « art » du cinéma. On ignore jusqu'à présent l'existence d'un « art radiophonique ».

Dès qu'il fut né, le cinéma fut un enfant bien venu, exigeant, auquel, bon gré mal gré, on ne sut rien refuser. Il fallut bien se soumettre à ses exigences biscornues.

Cet enfant fut d'abord muet ; on lui mit des pancartes garnies de sous-titres pour expliquer ce qu'il n'arrivait pas à montrer avec une suffisante clarté. Bien que muet, il faisait pourtant du bruit, et la musique fut assez bonne à ses débuts pour couvrir cet espèce de grognement perpétuel qui lui raclait la gorge... Infirmes, il exigeait les soins les plus pressés, un climat tropical, une lumière aveuglante,

des installations inaccoutumées. Né dans des studios puissamment éclairés, il ne pouvait revivre que dans des salles obscures et, dans les premiers temps, l'écran ne restituait qu'un reflet bien imparfait de tant de lumière prodiguée.

Cependant, dans les mêmes salles, se pressaient des foules criant au miracle et buvant des yeux l'image merveilleuse sortie de la lanterne magique, leur rêve de toujours !

Pour lui, les artistes étaient soumis aux pires supplices, debouts du matin au soir, maquillés grossièrement, dans une perpétuelle attente. Quand venait enfin leur tour, après deux ou trois phrases, au beau milieu de l'effet le plus pathétique, on les coupait sans façon d'un coup de claquettes. Ils avaient beau maugréer contre lui, c'était pourtant leur enfant chéri, aux artistes !

On put voir bientôt qu'il grandissait et reconnaître son visage. Un jour, il eut une voix. On vit alors qu'il ressemblait à son père, le théâtre. Mais cependant, quelle différence ! Il était étrangement plus jeune d'allure, plus net, plus volontaire, plus brutal. Il avait une manière de comprendre la vie à lui, toute neuve, et s'il manquait parfois de finesse et de culture, quel degré dans l'expression !

La magie de ses images était telle qu'on se prenait parfois à regretter le temps où, encore muet, il contenait le plus purement une des plus hautes formes de puissance évocatrice.

A son berceau, la radiodiffusion ne semble pas avoir été gratifiée de la bienveillance des mêmes fées. Ayant tout donné au premier-né — cet usurpateur ! — elles n'avaient gardé pour le suivant que leurs défaveurs.

A peine née, cette fille sacrifiée avait été mise aux besognes les plus ingrates, les plus difficiles pour son âge. Et combien était-elle rudoyée ! Alors que le cinéma batifolait en toute liberté et qu'on lui passait tous ses caprices, on l'avait astreinte, elle, aux plus étroites disciplines, on lui avait demandé de transmettre sans une faute les morceaux les plus difficiles de la littérature musicale ; et encore lésinait-on sur ses modestes exigences, ne tolérant pas qu'on puisse s'apercevoir de sa présence à l'humble trace d'un microphone suspendu dans les hauteurs.

Malgré tout, on lui construisit des maisons — du moins en d'autres pays fortunés. Même dans sa maison, elle ne fut pas tout à fait chez elle. Il lui fallut du temps pour prendre de l'assurance. Au début, les musiciens y faisaient grise mine et prétendaient n'y changer aucune de leurs habitudes et y jouer tout comme chez eux, dans les salles de concert, qui gardaient leurs préférences.

Les serviteurs de la radiodiffusion, eux, participant de son humble extraction et de ses manières modestes, avaient beau se désoler et remarquer qu'une telle manière de faire allait justement à l'encontre de cette fidélité à la reproduction qui était le plus cher désir des musiciens, ceux-ci ne voulaient rien entendre. Inutile d'essayer d'obtenir un placement rationnel des ensembles vocaux et instrumentaux par rapport au micro. Ce qui était courant au studio du cinéma devenait insupportable au studio de radiodiffusion. Au cours de ses démarches ingrates, dans l'atmosphère tendue des répétitions, le technicien apparaissait comme un pauvre hère et un gêneur indésirable autant qu'inattendu.

Certains chefs d'orchestre et des plus célèbres — parfois d'autant plus intraitables qu'ils étaient plus célèbres — ne pouvaient en effet concevoir que des contraintes nouvelles puissent leur être imposées par une radiodiffusion qui aurait

dû les servir avec scrupule et tremblement. En réalité, ils étaient sans se douter que leur intransigeance équivalait parfois à demander la lune.

Pourquoi ne pas deviner au contraire qu'une technique nouvelle mise au service d'un art ancien puisse devoir demander à cet art, en vue de le mieux servir et de lui être fidèle, une certaine adaptation ?

* * *

Lorsque les résultats sont mauvais, il est trop facile de s'en prendre à l'instrument. La Fontaine nous a appris dès l'enfance à mépriser ces sortes de travailleurs qui jettent le manche après la cognée.

Un instrument, tel qu'il nous est imposé par la nature, est ce qu'il est. Il importe, pour s'en servir, de le bien connaître. Or, peu de gens parmi les usagers actuels de la radiodiffusion, semblent se faire une idée très exacte de ce qu'est précisément leur instrument, et d'abord de ses limites — comme toujours —, puisque c'est en fonction de ces limites qu'on peut en découvrir les possibilités et le bon usage.

Sait-on exactement que l'audition radiodiffusée présente, par rapport à l'audition directe, des infirmités incurables ? La préoccupation constante qui devait présider à la mise en œuvre de la radiodiffusion serait justement de pallier à ces insuffisances par toute une technique faite d'adresse et d'artifices. C'est de l'ensemble de ces artifices, c'est-à-dire d'un « art » qu'on peut seulement espérer une restitution à peu près correcte du son, non sous la forme d'une reproduction identique, mais bien d'une *image sonore* aussi rapprochée que possible de l'original, et originale elle-même.

Au lieu de cela, le studio continue à être utilisé approximativement comme une salle de concert ou la scène d'un théâtre. Les auditeurs, de leur côté, s'apprennent à entendre sortir de leur haut-parleur ce qu'ils entendraient au théâtre ou au concert.

Quelle merveille, disent-ils, que cette radiodiffusion ! Nous n'avons même plus besoin de nous déranger. Nous avons l'Opéra à domicile ! Cet accès de lyrisme est bientôt suivi, du reste, d'un accès de colère aussi injuste, car ces auditeurs zélés se plaignent amèrement de ce qu'ils n'entendent pas *exactement*, intégralement, ce qu'ils entendraient assis dans leur fauteuil, avec leurs deux oreilles. Diffuse-t-on l'Opéra ? Il leur parvient un intolérable bruit de pas. Ils ignorent que ce même bruit de pas existe à l'écoute directe, mais que leur oreille réagit psychologiquement et, de connivence avec l'œil, le fait sombrer dans l'inconscient. Les chanteurs vont et viennent sur la scène et les voix sont affectées, dans le haut-parleur, d'affaiblissements inexplicables ? Ces défauts existent aussi dans la salle, moins apparents il est vrai, mais là parfaitement explicables. Pour le spectateur, ces fluctuations ne sont pas défauts, mais au contraire l'expression de la vie et de l'action.

La richesse de la sensation sonore provoquée par un orchestre que nous écoutons avec nos deux oreilles est due, entre autres choses, à la perception du relief. Ce relief disparaît derrière le haut-parleur et celui-ci ne livre à l'auditeur qu'une sensation sonore étrangement appauvrie, extrêmement confuse parfois, qui le déçoit sans qu'il en sache la raison.

Ce sont là des réalités quotidiennes et pourtant inconnues ; bien des « défauts » reprochés à la radiodiffusion ne relèvent en réalité que d'impossibilités. On continue

à attendre du haut-parleur un miracle qu'il est incapable de donner. C'est à peu près comme si le spectateur du cinéma se mettait à exiger tout à coup que les images animées qu'il a devant les yeux se mettent à jaillir de l'écran et que les acteurs, en chair et en os, viennent gambader autour de lui.

Pourtant, il est des diffusions agréables, des diffusions bonnes, excellentes même. Justement.

C'est que les mêmes limites, qui jouent pour détruire les valeurs sonores et artistiques d'une émission, si elles sont exploitées judicieusement, peuvent fort bien contenir et livrer une audition extrêmement nette, agréable et même, dans toute la mesure où cette exigence est compatible avec leurs possibilités, fidèle. Ce que l'auditeur ne sait pas, dans ce cas, c'est tous les artifices qui auront produit cette réussite. Le plus puriste des musiciens, se mettant à l'écoute, aura pu être charmé de ce que lui livrait son récepteur. Le même, en studio, eût levé les bras au ciel et crié au scandale devant les libertés qu'il aurait vu prendre.

Ainsi sort-on content de chez le photographe qui a truqué grossièrement sur l'éclairage et le montage et qui, pourtant, vous donne du sujet une épreuve saisissante et pour ainsi dire plus réelle que la réalité.

* *

De quoi s'agit-il donc ?

D'un problème nouveau, aussi nouveau que celui du cinéma, mais qui n'a vraiment jamais été posé et qui devient un problème ancien non résolu.

Parce qu'il l'a posé en termes plus brutaux, le cinéma a résolu le sien à temps. — Celui de la radiodiffusion reste toujours pendant.

Pourquoi cette différence ?

Peut-être parce que l'oreille est plus accommodante que l'œil, parce que le public de la radiodiffusion est en un sens moins difficile que celui du cinéma. Il sort toujours quelque chose d'un haut-parleur. En moyenne, le « grand public », peu musicien, s'en satisfait aisément moyennant certaines conditions de variété et de facilité. La pellicule, au contraire, se projette devant un public véritablement présent dans la salle et dont les réactions sont vives. Cette présence matérielle comporte une exigence qui a tenu en haleine les producteurs. Aussitôt né, l'art du cinéma a dû faire un rétablissement que la radiophonie semble à peine avoir esquissé.

Le cinéma a tenu compte, lui, et avant tout, des limites techniques qui s'imposaient à lui, et n'a pas discuté avec elles. Sans couleur et sans relief, il a accepté ses limites et a misé sur elles. Il les a mises magnifiquement en valeur. C'est bien l'effort qu'il a dû faire vers la simplicité, ce sont bien les artifices multiples qu'a exigés la camera qui l'ont conduit à cette espèce de révélation proprement cinématographique de l'univers. La technique, en obligeant le cinéma à ne pas copier le théâtre, a fait naître ainsi un nouvel art.

Il semble qu'en radiodiffusion ç'ait été le contraire. Les limites de l'audition radiodiffusée n'ont pas provoqué l'éclosion d'un nouvel art. Avant même d'exister et d'avoir pris figure, la radiodiffusion fut chargée de retransmettre un art ancien. Ses limites, chargées de contenir cet art ancien et de le délivrer à l'univers entier, semblent plutôt l'avoir réduit à leur merci et comme emprisonné.

C'est précisément dans cette difficulté contradictoire que réside le drame de la radiodiffusion.

Le cinéma n'avait aucune hérédité, ni bonne ni mauvaise. La radiodiffusion avait devant elle la musique tout entière. Cette difficulté spéciale était due au fait que le patrimoine culturel renfermait de nombreuses richesses musicales acquises, car la musique depuis longtemps a pu être « notée », alors que rien de comparable n'avait pu être fait jusqu'alors pour l'image. Aussi, la radiodiffusion se trouve-t-elle prise « entre deux feux », si l'on peut dire. Elle doit être admirablement fidèle à la musique qu'elle est chargée de retransmettre, mais, en même temps, elle doit être d'autant plus originale dans l'exercice de ses moyens propres, comme l'a fait le cinéma, alors qu'elle est en passe de tout gâcher à cause de l'extrême embarras où ces exigences contradictoires la jettent.

En réalité, la seule manière d'en sortir est d'y voir clair, d'envisager la contradiction en face, et de prendre l'une et l'autre des deux routes divergentes qui s'offrent à elle : l'une conduit à l'éclosion d'un art proprement radiophonique qui serait au son ce que le cinéma est à l'image ; l'autre, plus humble, aurait cependant une noble mission, celle de transmettre aux auditeurs du monde entier la musique traditionnelle du mieux qu'elle pourrait, et tout son but, sans être une perfection impossible à atteindre, tiendrait dans la plus grande fidélité réalisable.

De ces deux voies, la seconde est probablement la plus difficile : c'est celle qui exige les plus grands sacrifices de la part des musiciens et les plus délicates précautions de la part des techniciens. On aura beau avoir à transmettre la *Neuvième Symphonie*, les limites de la radiodiffusion ne s'en dilateront pas pour autant. Plus l'œuvre musicale est dense et chargée de sens, plus la transmission radiophonique risque au contraire de se montrer étroite et insuffisante.

Par rapport au cinéma, l'art photographique est, de la même façon, ce parent pauvre auquel il n'est pas donné d'inventer, mais de reproduire. Cependant, utilisant ses limites, lui aussi, cet art s'efforce, dans l'œuvre à représenter, de faire un choix. La photographie permet certaines mises en valeur. Elle sacrifie tel détail à l'ensemble ou l'ensemble à tel détail ; elle ne dédaigne pas, au besoin, d'employer un montage qui mette en valeur l'objet représenté.

— Vous vous permettez donc d'interpréter à votre façon l'œuvre de Beethoven ?
— Si je ne me le permets pas, les appareils, eux, ne m'auront pas attendu pour le faire. D'ailleurs, ce n'est pas d'une interprétation qu'il s'agit, mais du choix de l'essentiel. — Tout est essentiel !

S'il en est ainsi, faute de vouloir considérer le problème en face et à cause d'un respect trop scrupuleux des formes, faudra-t-il livrer au hasard des lois de la retransmission l'œuvre vénérable qu'il faut diffuser malgré tout ? Ces lois cesseront-elles pour autant de s'appliquer ?

C'est comme si le photographe, navré d'avoir à reproduire à deux dimensions la sculpture antique qu'il voit de ses deux yeux, avec tout son relief, avec les finesses les plus délicates de l'éclairage, détournait son regard tout en manœuvrant l'obturateur, afin de n'être pour rien dans l'horrible profanation que commet son objectif !

On conçoit donc que la radiodiffusion, qui délivre à l'auditeur une image sonore tout autre que celle que lui donnerait directement l'oreille, doive être analysée de

près, afin qu'on sache exactement de quoi elle est capable, donc ce qu'on peut exiger d'elle.

Avant tout autre problème, il faudrait donc que musiciens et techniciens se mettent en commun à « penser » la radiophonie, en ne poursuivant pas cette politique d'autruche ou d'ignorance qui a été si souvent la leur. C'est seulement après qu'il faut entrer dans le détail des réalisations quotidiennes.

Déjà des musiciens bien intentionnés se sont préoccupés d'analyser les nécessités radiophoniques qui s'imposent aussi bien au compositeur qu'à l'exécutant selon ce qu'ils entendaient derrière un haut-parleur de contrôle.

Cette intention, qui reste absolument valable, n'est pas quelquefois sans provoquer l'effacement des techniciens. C'est comme par une malignité du hasard que la plupart de ces essais portent sur un matériel techniquement désastreux.

On verrait donc ces musiciens prêts à s'infliger les plus dures contraintes pour satisfaire aux nécessités techniques, et ils n'auraient même pas à leur disposition, pour ce travail qui devrait s'entourer de toutes les garanties, le meilleur matériel, les meilleurs microphones, les haut-parleurs les plus parfaits, des amplificateurs irréprochables ?

Bien plus, au moment d'entreprendre un tel travail, le musicien doit être suivi au plus près par le technicien, car la technique est en constante évolution, et ce qui ne paraît pas possible aujourd'hui le sera peut-être demain. Il serait désolant que des contraintes inutiles et souvent biscornues soient imposées aux artistes que, dans un court délai, la technique peut lever. Seuls, des techniciens particulièrement avertis peuvent, en ce domaine, guider les artistes et leur dire, dans cette poussée mouvante des possibilités techniques, quelles sont celles qui, pour un temps donné, — quelques années, une dizaine d'années peut-être —, sont fixes, et celles qui sont capables d'évoluer à brève échéance. En radiophonie, il est actuellement possible de réaliser une telle limitation.

Pour qu'une telle conversation soit possible entre eux, il faut cependant un travail préliminaire.

Jusqu'à présent, le vocabulaire des techniciens et des musiciens n'est pas le même. S'ils ne se l'apprennent pas mutuellement en cherchant les équivalences, ils risquent de demeurer dans un perpétuel malentendu.

C'est la recherche de ce vocabulaire commun qui importe, au début d'un travail de base comme celui que nous voudrions voir faire vis-à-vis de la radiodiffusion.

Ce vocabulaire défini, ce seraient alors les « Règles de l'Art » qu'il s'agirait de déterminer en commun entre musicien et technicien, l'un aidant l'autre.

Ce court préambule n'a d'autre prétention que d'ouvrir un tel débat et de rappeler qu'il existe un problème esthétique propre à la radiodiffusion, qui n'est pas résolu et qu'il ne faudrait pas négliger sous prétexte qu'il est fondamental !

Pierre SCHAEFFER
Ancien élève de l'École Polytechnique,
Ingénieur des P. T. T.